

française a une mission providentielle à remplir sur ce continent américain ; mais pour l'accomplir dans les limites qui lui ont été assignées, il lui faut cet esprit d'union aussi nécessaire à la prospérité d'un peuple qu'à celle des particuliers.

Quelle que soit la différence de nos vues ; quelle que soit la dissidence de nos opinions en matière politique et religieuse, il est néanmoins un terrain sur lequel toutes les intelligences d'élite, les grands caractères et les âmes généreuses se rencontrent : c'est celui où l'on professe le culte du dévouement et de l'amour à une patrie commune. Tels sont mes vœux les plus sincères vers ce but ; ce sont aussi les vôtres, messieurs, j'en ai l'intime conviction : et, de ce moment, j'en attends avec confiance et certitude la réalisation prochaine.

#### QUELQUES CONSIDÉRATIONS SUR LA LITTÉRATURE ET LES BEAUX-ARTS DANS LA PROVINCE DE QUÉBEC

(Suite.)

*La Jongleur*, de M. l'abbé Casgrain, a également paru dans ce recueil. C'est une de ces légendes fantastiques comme nos pères en racontaient au coin du feu pendant les longues veillées de nos hivers canadiens, et qui avaient pour théâtre les bords poétiques de notre grand fleuve.

Car nous avons sur les autres nations cet avantage littéraire que notre civilisation a marché côte à côte, pendant longtemps, avec un peuple encore barbare. Pour trouver des épisodes féeriques, nous ne sommes pas obligés, comme les Européens, de remonter le cours des siècles, et de fouiller des monuments plus ou moins indéchiffrables. Nous avons l'âge primitif presque sous les yeux, et nous pouvons puiser largement dans les trésors d'une période héroïque qui nous est contemporaine.

Comme tous les récits de cette époque de notre histoire, la légende de M. Casgrain met en scène les farouches Iroquois, ces ennemis si redoutés, non-seulement des blancs, mais de toutes les nations sauvages du Canada. L'auteur y adopte ce style original et imaginé qui, en traitant un autre sujet, aurait pu paraître un peu trop miroitant, mais dont l'éclat convient très-bien, cependant, à ces récits féeriques où le mystérieux et l'imprévu vous empoignent à chaque chapitre, pour vous faire voyager à tire d'aile dans leur sphère enchantée. Cette légende est, néanmoins, remplie de hauts enseignements, et laisse, à ceux qui l'ont lue, des impressions d'autant plus fortes qu'elles ont été communiquées dans cette manière originale et vive qui captive la mémoire après avoir frappé l'esprit.

Ce fut toute une surprise, et je suis certain que bien des jeunes talents, après avoir lu ce récit imaginé et si fortement coloré, ont rêvé, sans, les atteindre, des succès extraordinaires dans un style qui est réellement plus facile à lire qu'à bien traiter.

Il serait trop long d'analyser tous les écrits auxquels les *Soirées* ont donné une hospitalité aussi honorable d'une part que de l'autre. Qu'il me suffise de noter les poésies de MM. Fréchette, Chauveau, Fiset, Lemay, Larue et Taché. Je ne puis pas, cependant, m'empêcher de mentionner d'une manière toute spéciale *Le promenade des trois morts*, de M. Octave Crémazie, ce poète par excellence de la patrie, que des circonstances si regrettables ont enlevé à nos lettres dans un moment où elles avaient tant besoin de l'éclat de son talent pour éclairer leur route et soutenir leurs pas encore mal assurés. Qu'il me soit permis d'adresser, en passant, une parole de sympathique admiration à un homme qui peut bien avoir eu, comme nous tous, dans la vie son heure malheureuse et sombre, mais qui, néanmoins, du fond de son exil, a droit aux égards et au respect dus à une royauté que le malheur d'un moment a fait tomber de son trône, sans lui enlever son auguste caractère.

Autour des noms que j'ai déjà cités viennent se grouper des œuvres de mérite de MM. Ferland, Bourassa, Larue, Renaud et De Boucherville. Il me tarde, cependant, d'arriver à deux ouvrages qui ont eu alors leur retentissement, et qui, aujourd'hui encore, n'ont rien perdu de la bonne impression qu'ils avaient produite. Je

veux parler des *Anciens Canadiens* de M. de Gaspé (1), et de *Jean Rivard* par M. Gérin-Lajoie.

Je n'ai pas besoin de faire ici l'éloge de M. de Gaspé, ce courageux septuagénaire qui écrivit son premier volume à l'âge où d'autres songent à jouir d'un repos bien mérité. Je me rappelle, cependant, l'étonnement général que provoqua l'apparition de ce livre si frais et si plein de cette verve gauloise qui, Dieu merci, n'est pas encore éteinte parmi nous. Ce fut un maître coup d'aiguillon appliqué à notre jeunesse naturellement un peu paresseuse, lorsqu'il s'agit de cultiver les arts et les lettres. L'exemple était parti de haut ; mais il a porté et porte encore son fruit.

M. de Gaspé, du reste, ne devait pas s'en tenir à ce premier essai. Il a, par la suite, publié, dans le *Foyer Canadien*, une étude remarquable sur les Récollets, et ses *Mémoires* que notre population littéraire a lus avec délices, et auxquels une plume plus autorisée que la mienne a déjà su rendre justice.

*Jean Rivard*, par M. Gérin-Lajoie, n'est pas ce qu'on peut appeler une œuvre de style. C'est, cependant, un travail bien écrit, et qui a surtout une utilité pratique que personne ne songera à contester. C'est un genre nouveau, appartenant essentiellement à ce pays, et qui devrait tenter un peu plus la plume de nos écrivains. Le meilleur éloge que l'on puisse faire de ce livre, c'est de dire que les autorités l'ont jugé digne d'être distribué en prix dans nos écoles.

Je m'aperçois que j'aurais dû ouvrir plus tôt une parenthèse pour signaler un ouvrage qui, tout en n'ayant aucune prétention littéraire, est, néanmoins, un monument dont les lettres de tous les pays s'honoreraient à bon droit. Je veux parler de l'œuvre de notre grand historien, le regretté M. Garneau. Une étude du genre de celle-ci ne doit pas, en général, mentionner les travaux purement historiques ; mais j'ai cru qu'il était convenable d'établir une exception en faveur d'un livre qui fait autant d'honneur à la littérature qu'à la science, et je suis certain que personne ne me reprochera d'être sorti de mon sujet en rendant ici hommage à un grand esprit, dont les travaux consciencieux n'ont peut-être pas toujours été appréciés autant qu'ils le méritent.

J'ai mentionné, tout à l'heure, le *Foyer Canadien*. Hélas ! tout ce qui est humain n'a guère de durée. Ajoutons, en nous frappant la poitrine, que tout ce qui est canadien est malheureusement moins durable encore.

Les *Soirées Canadiennes* ne retrouvaient déjà plus cette unanimité d'impulsion qui avait caractérisé leurs débuts. Je ne veux pas dire que la discorde fût dans le camp ; mais, enfin, je constate le fait que le *Foyer Canadien* est entré dans l'arène avant que les *Soirées* en fussent sorties. Était-ce dans le but de faire une concurrence, ou pour offrir une aide généreuse ? Cette époque est encore trop rapprochée de nous pour que je veuille la juger : l'histoire contemporaine est pleine de danger pour celui qui ose l'écrire.

Quoi qu'il en soit, peu de temps après, les *Soirées Canadiennes* sont passées de vie à trépas, et le *Foyer Canadien* n'a pas tardé lui-même à suivre dans la tombe ses sœurs aînées.

On retrouve, dans le *Foyer*, les mêmes écrivains, à peu près, que dans les *Soirées*. C'est une publication faite avec beaucoup de soin, sous tous les rapports, et qui n'a pas manqué de donner une impulsion utile à notre littérature. Le quatrième volume, cependant, inaugure un genre qui ne devrait peut-être pas trouver place dans un recueil de cette nature : chaque livraison renferme une ou deux pages de *variétés* et de *bons mots* d'un goût assez douteux.

Aussi, de ce moment, le *Foyer* baisse, faute d'aliments convenables, et finit par s'éteindre tout à fait sous les cendres.

Dans l'interval, la jeunesse de Montréal, jalouse peut-être de l'importance que prenaient les lettres de Québec, avait fondé, en 1864, la *Revue Canadienne*, qui,

plus heureuse que bien d'autres publications, a pu franchir les époques difficiles et compte maintenant une existence de près de douze années. C'est un âge enviable, sous une latitude comme celle de notre pays.

On trouve, parmi les fondateurs et les collaborateurs de ce recueil, des noms bien connus dans nos lettres : MM. Bourassa, de Boucherville, Fabre, Royal, de Bellefeuille, Marchand, Marmette, de Guise et beaucoup d'autres.

Comme toutes nos publications, la *Revue Canadienne* a eu ses journées de soleil et ses journées d'ombre, et bien des choses médiocres s'y sont introduites en contrebande. On y trouve, d'un autre côté, des études remarquables sur le droit constitutionnel, le droit civil et le droit statutaire, des revues bibliographiques faites avec habileté, et surtout avec conscience, ce qui est beaucoup plus rare. Une de *perdue deux de trouvées*, par M. de Boucherville ; *Jacques et Marie*, par M. Bourassa ; *Le cœur et l'esprit*, par M. Fabre ; deux comédies de M. Marchand, et *Québec à Mexico*, par M. Faucher, sont des œuvres qui peuvent se comparer avantageusement avec beaucoup d'écrits que nous-offrent les revues étrangères sur des sujets analogues. *De Québec à Mexico* est le premier ouvrage de longue haleine dû à la plume de M. Faucher, qui du coup s'est placé au premier rang parmi nos littérateurs. M. Faucher a dernièrement réuni tous ces écrits dans quatre jolis volumes dont une littérature plus vieille que la nôtre s'honorerait à bon droit. Des études historiques et religieuses d'un grand mérite ont également vu le jour dans la *Revue Canadienne*. C'est aussi là que M. Marmette, notre romancier historique, a fait ses débuts. L'auteur du *Chevalier de Morzac* a heureusement fait oublier celui de *Charles et Era*. Du reste, on n'est pas obligé de faire de sa première œuvre un chef-d'œuvre, et on ne doit pas regretter, en tous cas, d'avoir signé *Charles et Era* quand on peut, par la suite, montrer cette même signature, avec un légitime orgueil, à la première page de *l'Intendant Bigot*.

Il me serait impossible de donner ici une liste complète de tout ce qui, dans cette publication, est digne de remarque. Ce que je tiens à constater, c'est que la *Revue*, tant qu'elle est restée véritablement canadienne, a vu des jours prospères. Du moment qu'elle a accueilli des auteurs étrangers, et qu'elle s'est mise à reproduire les œuvres, assurément belles, mais peu canadiennes, de Gustave Aimard, de Louis Veillot, d'Hippolyte Audeval, de Mme Craven et autres, elle est entrée nécessairement dans une période de décadence. Et la chose se comprend facilement. On forme une liste d'abonnés pour une publication destinée à promouvoir la littérature canadienne, à la répandre et à la faire connaître ; puis, on donne à ses lecteurs, au lieu d'écrits indigènes, des reproductions étrangères. Evidemment, les directeurs ne remplissent pas leur partie du contrat, et l'abonné, libéré, en quelque sorte, de ses obligations, leur tourne le dos.

Aussi, depuis un peu plus d'un an, la *Revue* a-t-elle dû adopter une autre ligne de conduite et revenir à l'idée dont s'étaient inspirés ses fondateurs. Il est à espérer que ce retour aux bonnes traditions sera bien accueilli et surtout bien rémunéré.

Je mentionnerai encore *l'Echo du Cabinet de Lecture Paroissial*, excellente compilation fondée en 1859, et j'en finirai avec cette partie un peu aride de mon sujet pour considérer le temps actuel et l'état de la littérature canadienne pendant ces dernières années.

Et c'est ici que nous pouvons nous demander, après avoir parcouru rapidement cette période de près de trente ans, si véritablement, aujourd'hui, il y a lieu de constater un progrès bien réel.

Je ne voudrais pas avoir l'air de flatter les écrivains de mon époque ; mais il me serait difficile de ne pas reconnaître qu'il y a un progrès, non-seulement réel, mais extrêmement accentué.

Jusqu'à ce jour, au point de vue de la littérature, l'Europe nous ignorait complètement ou à peu près. Mais, depuis quelques années, nos écrivains ont pu franchir ce cercle étroit dans lequel ils étaient enfermés, pour se produire au dehors et parler dans un horizon un peu plus étendu. On nous lit en France ; on nous lit surtout aux États-Unis, et des revues de ces deux pays ont non-seulement signalé et commenté, mais reproduit les meilleurs écrits de nos littérateurs.

Le beau, quelque part qu'il se manifeste, provoquera toujours l'admiration ; l'essentiel est qu'il soit mis en lumière. Un discours, par exemple, comme celui qu'a prononcé M. Chauveau lors de l'inauguration du monument commémoratif de la bataille de Sainte-Foye, fait nécessairement sa marque, même chez les nations qui sont les plus habituées aux grandes joies oratoires. On est forcé d'avouer qu'un peuple qui possède un orateur capable de penser et de dire de semblables choses, n'est pas un peuple illettré, mais fait preuve, au contraire, d'un goût extrêmement développé pour les œuvres véritablement littéraires.

N. LEGENDRE.

(A continuer.)

ERRATA : Quelques erreurs se sont glissées dans la première partie, de l'article de M. Nap. Legendre, publiée dans notre dernier numéro. Ainsi :

Colonne 1, alinéa 4, ligne 9 : Après : *barbare*, ajouter : *mais il serait impossible*.

Colonne 3, alinéa 1er, ligne 7 : au lieu de : *malheureuse*, lire : *meilleure*.

“ “ “ ligne 9 : au lieu de : *dominer*, lire : *deviner*.

“ “ “ alinéa 3, ligne 12 : au lieu de : *vous comprendrez*, lire : *vous le comprendrez*.

“ “ “ alinéa 5, ligne 3 : au lieu de : *Album de la Minerve*, lire : *Album de la Revue Canadienne*.

#### L'ÉDUCATION

SON BUT.—QUELQUES DÉFINITIONS

L'éducation a pour but de donner au corps et à l'âme toute la beauté et toute la perfection dont ils sont susceptibles.—BLATON.

L'éducation est l'art de manier et de façonner les esprits.—ROLLIN.

L'éducation doit développer dans l'enfant l'idéal ou le divin qui y est caché en germe, et en provoquer le développement spontané et individuel.—JEAN-PAUL RICHTER.

L'éducation est l'art et la science de former l'homme, le citoyen, le chrétien.

(C'est à dire de guider la jeunesse et de la mettre à même, à l'aide de l'instruction et par le pouvoir de l'émulation et du bon exemple, d'atteindre le triple but qu'assigne à l'homme sa destination à la fois religieuse, sociale et nationale.)—NIEMEYER.

L'éducation est le développement spontané de l'humanité vers le beau, le bon et le vrai.—DIESTELWEG.

Élever la jeunesse, c'est développer harmoniquement ses facultés morales, intellectuelles et physiques.—DEUZEL.

#### PAIX AUTOUR DE VOUS

Laissez filer le ver à soie. Ne courez pas autour du nid. Ne touchez pas à l'œuf de la couveuse. Ne criez pas quand l'oiseau se pose sur la branche. Ne rompez pas le fil qui tient la chrysalide au rebord du mur. Ne piétinez pas la jeune pousse. Ne sifflez pas quand les grues émigrantes cherchent une contrée hospitalière. Ne gravez pas votre nom dans la tendre écorce de l'arbre, alors que la sève printanière se porte à la cime. Ne sautez pas sur la barque qui a tout son fardeau. Laissez la neige couvrir la mousse qui doit reverdir. Ne mettez pas le flambeau sous des yeux fatigués par des veilles... Vivez en paix, avec le respect du travail d'autrui, et recueilli en votre œuvre.

OCTAVE PRIMEZ.

Un grave magistrat réunit à sa table quelques amis ; son fils, un bébé de six ans, s'apprête à s'asseoir près de lui.

“ Que fais-tu là ? lui dit le père, tu n'as pas encore la barbe assez longue pour dîner avec nous.”

L'enfant se retire tout confus et s'en va conter sa peine à sa mère. Celle-ci, pour le consoler, lui fait dresser une petite table, sur laquelle elle a soin de mettre force gâteaux et confitures.

Pendant que l'enfant mangeait, un vieux chat, commensal habituel du logis, osa porter sur le petit dîner une patte audacieuse. Indigné d'une telle familiarité, Bébé frappa avec sa fourchette la tête de l'insolent et lui dit :

“ Va-t'en manger avec papa ! ta barbe est assez longue ! ”

(1) Les *Soirées* avaient publié deux extraits de ce livre, qui parut quelque temps après.